

La formation à l'entretien d'explicitation comme recherche-action sur soi

Nadine Faingold

*Chapitre d'ouvrage collectif « En quête d'une intelligence de l'agir », à paraître en 2011,
coordonné par P-M Mesnier et C. Van der Notte.*

Introduction

La formation à une technique d'entretien ne peut être qu'une formation expérientielle où il est donné à chacun la possibilité de pratiquer à travers essais, erreurs, et appropriation de compétences. La formation à l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994, 2008) a ceci de spécifique qu'elle implique un changement profond dans la qualité de l'écoute et de l'accompagnement. Pour des personnes n'ayant jamais été initiées à une méthodologie d'entretien, il s'agit de quitter radicalement les habitudes communicationnelles des différentes modalités dialogiques : conversation, discussion, récit, explication ... Et pour des personnes déjà formées à des techniques d'entretien, il s'agit de les mettre de côté pour apprendre une posture totalement nouvelle, supposant à la fois une écoute vide de toute interprétation, et une orientation de l'attention de l'autre vers différentes modalités de son vécu. La difficulté consiste à développer une compétence spécifique d'accompagnement qui alterne accueil inconditionnel et guidage actif, ouverture et recentrage, non pas vers un contenu mais vers l'une des strates de la structure de l'expérience subjective. L'approche de l'entretien d'explicitation (ou E.d.E.) permet de définir la démarche d'accompagnement comme une aide à la prise de conscience : savoir s'effacer tout en suivant pas à pas l'émergence des verbalisations de l'interlocuteur, pour permettre l'expression pleine de sa subjectivité propre. L'E.d.E. vise la description par le sujet lui-même du vécu de son activité dans une situation singulière passée, faisant partie de son expérience.

Chacune des étapes de la formation à l'entretien d'explicitation requiert un travail sur soi, de la part de l'accompagnateur (et c'est ce point que je développerai prioritairement dans ce chapitre), mais aussi, comme nous le verrons en conclusion, de la part du sujet accompagné. Chaque exercice est ainsi l'occasion pour un stagiaire de se heurter à des routines de communication dont il n'avait pas conscience, de les explorer, et d'apprendre à mettre en place de nouvelles manières d'écouter l'autre et de se rapporter à soi. C'est aussi, pour celui qui mène l'entretien, faire l'apprentissage d'une posture très particulière, consistant à savoir maintenir l'autre « en prise » avec la mémoire d'un vécu passé, pour l'aider à en approfondir la description, et pour lui permettre d'en faire émerger des éléments pré-réfléchis, c'est-à-dire inconscients au sens phénoménologique du terme. Ceci sans rien y mettre de ses propres cadres représentatifs : car je (moi qui mène l'entretien) ne sais rien du vécu subjectif de l'autre, c'est le sujet qui sait. Face aux prétentions de la psychologie en troisième personne de livrer une compréhension du sujet à partir du seul point de vue extérieur du chercheur, Pierre Vermersch, a mis en évidence le caractère incontournable de l'introspection comme source d'information sur le vécu subjectif en énonçant cette magistrale évidence : il n'y a qu'une personne au monde qui puisse rendre compte de ce qu'a été son expérience singulière : c'est le

sujet lui-même. En menant un entretien d'explicitation, j'accompagne la démarche introspective de l'autre. Apprendre à faire la réduction de soi-même pour laisser toute la place à l'autre, tout en l'aidant à s'ouvrir davantage aux prises de conscience possibles, et mieux qu'il ne saurait sans doute le faire seul, c'est donc un long chemin de recherche sur soi... et d'action sur soi.

Afin de montrer ce que la formation à l'EdE sollicite comme exigences « contre-habituelles », je reprends ci-dessous une à une les compétences qui se construisent dans ce travail de recherche-action sur soi qu'est une formation à l'entretien d'explicitation.

Solliciter une situation spécifiée

L'explicitation porte sur une situation spécifiée, c'est-à-dire sur un exemple, un moment, un contexte appartenant au vécu passé du sujet : le vécu a nécessairement un site spatio-temporel unique (Vermersch, 2000). Dans un E.d.E., il convient de repérer et d'exclure tout mode de verbalisation s'exprimant sur un registre de généralité ou de généralisation : les toujours, à chaque fois que, le présent d'habitude, les expressions en « tu » (là tu fais comme ça...) sont autant de marqueurs linguistiques de généralisation que l'on apprend à repérer. Cette exigence d'explorer un moment situé est la même que dans un travail d'analyse de pratiques en groupe. L'un des moyens de ramener quelqu'un dans l'explicitation quand il a tendance à s'exprimer de manière trop générale est de prendre le temps nécessaire à une installation dans le contexte, en sollicitant la mémoire sensorielle, concrète, autobiographique. Ce peut être en vérifiant tout simplement : « Attends, tu es bien sur un jour particulier ? Pas toutes les fois que tu ... ? » ... « D'accord et donc tu étais où quand tu... ? ». La question « Tu étais où ? » a la vertu de réorienter la personne vers sa place dans la situation, avec les éléments perceptifs qui la caractérisaient, facilitant l'évocation du moment qui va être exploré.

Identifier les types d'information présentes dans un récit d'expérience (récit de pratique, témoignage de vécu)

L'un des premiers exercices proposé dans mes formations a été conçu par Pierre Vermersch, qui a repris et appliqué aux formations à l'E.d.E. l'approche psychogéographique de Robert Dilts, théoricien et pédagogue de la P.N.L. (programmation neuro-linguistique). Cette mise en situation qui porte sur les « informations satellites de l'action », consiste à écouter un premier récit spontané de pratique et à déplacer le narrateur sur une « marelle » de cinq cases matérialisées au sol : l'action au centre, le contexte devant, les commentaires et les jugements derrière, les savoirs de référence à gauche et les buts à droite.

L'intérêt de l'exercice est double pour celui qui déplace le narrateur : apprendre à écouter et à entendre la nature des informations recueillies. Mais aussi se préparer à « prendre les rênes » d'un entretien, en s'autorisant à interrompre l'autre par un « attends » ou « stop » à quasiment chaque phrase, pour le déplacer en le guidant avec délicatesse mais fermeté vers l'une ou l'autre case. Pour la plupart des stagiaires, il est très difficile d'oser interrompre l'autre, c'est pourtant à mon sens la première compétence essentielle à développer pour pouvoir mener un EdE. C'est très inhabituel parce que cela va à l'encontre à la fois des règles de politesse (on ne coupe pas la parole) mais aussi des impératifs méthodologiques de l'entretien non-directif... En explicitation, on s'autorise à ralentir l'autre donc à intervenir sur le flux de parole, à interrompre par des « Attends... quand tu... » suivi d'une question, ou « Doucement... pour que je comprenne bien, donc tu... et quand tu... » suivi d'une question.

Il s'agit d'arrêter l'autre non pas pour donner son avis comme c'est le cas la plupart du temps dans la vie courante quand une personne trop centrée sur elle-même coupe la parole à l'autre au lieu de l'écouter, mais au contraire de le ralentir pour le ramener à lui-même, pour lui permettre d'explorer de manière plus approfondie le vécu qui est évoqué. Savoir ralentir

l'autre dans ses verbalisations sans pour autant le gêner est la condition de l'émergence d'éléments pré-réfléchis de l'expérience, et donc des prises de conscience qui s'opèrent dans l'évocation.

La phase suivante de l'exercice consiste à poser des questions et à les noter textuellement afin de pouvoir ensuite analyser comment elles orientent l'attention vers tel ou tel type d'information.

Savoir poser des questions non inductives

En effet, par une question, j'oriente l'attention de l'autre, je provoque un acte cognitif, mais aussi j'induis un état émotionnel, soit positif (ouverture, disponibilité pour répondre à la question), soit négatif (fermeture, gêne, déstabilisation...). Le travail de Pierre Vermersch sur les effets perlocutoires (« Qu'est-ce que je fais à l'autre avec ma question ? ») a montré à quel point il est essentiel pour le maintien du contrat de communication, de prendre en compte cette dimension en développant une perception fine du non-verbal et du para-verbal de l'interlocuteur.

Au-delà de l'apprentissage de cette attention au contexte émotionnel de la communication, en entretien d'explicitation, il s'agit de rompre radicalement avec le mode de questionnement spontané habituel, qui comporte la plupart du temps beaucoup de questions inductives, beaucoup de « Pourquoi ? », et beaucoup de questions en « Est-ce que ? », suivies de propositions de contenu, révélant les hypothèses sous-jacentes de l'intervieweur.

En entretien d'explicitation, les questions sont des questions ouvertes et non inductives, fondées sur la structure de l'expérience. Pour un débutant, l'apprentissage consiste d'abord à passer par une phase où il pose en fait pratiquement toujours les mêmes questions : A quoi es-tu attentif ? qu'est ce que tu as fait ? et quand tu... comment tu t'y prends ?... Les stagiaires ont souvent la croyance qu'ils vont ennuyer l'autre en ayant l'impression de se répéter, mais c'est au contraire en ouvrant le plus largement possible la visée de l'investigation qu'on sera assuré de rencontrer l'expérience d'autrui et de lui permettre ainsi de répondre à la question posée. Si quelqu'un raconte un événement, le meilleur moyen de ne pas le déranger et de lui permettre d'avancer dans son récit, c'est d'être attentif et de simplement le relancer avec des « Et qu'est-ce qui s'est passé après ? et après ? », certainement pas de faire des hypothèses et des propositions sur ce qui s'est passé... De la même manière, questionner l'activité du sujet, c'est se conformer uniquement à l'exploration des différentes strates de l'expérience, ce que P. Vermersch appelle « les couches du vécu ».

On peut ainsi définir des fils conducteurs du questionnement :

- le fil chronologique, tout vécu étant nécessairement temporel

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » (diachronie)

mais aussi (simultanéité, synchronie) « Est-ce que peut-être il se passe autre chose en même temps ? »

- le fil de l'action (succession de prises d'information et de prises de décision)

« Qu'est ce que tu as fait ? » « Comment ? » « A quoi tu sais que ? »

- le fil de l'émotion

« Et quand... qu'est-ce qui se passe pour toi ? » (Seule question que j'autorise dans les stages pour viser les états internes, le « qu'est-ce que ça te fait ? » ou « qu'est-ce que tu ressens ? » étant souvent vécus comme très intrusifs)

- le fil du sensoriel (« et quand..., qu'est-ce que tu vois, ou peut-être qu'est-ce que tu entends, ou quelles sont les sensations qui te reviennent... »)

- le fil du corporel (« et quand... c'est comment dans ton corps ? »)

Enfin, en entretien d'explicitation, il convient (et ce n'est pas une mince affaire !...) de supprimer complètement les questions en « Pourquoi ? »... ceci pour plusieurs raisons. Alors... Pourquoi pas de pourquoi ?

Première raison : celle énoncée par Pierre Vermersch, qui remarque que le pourquoi oriente l'attention du sujet vers les motifs de son action, et non pas vers l'action elle-même. Le pourquoi induit des réponses en « parce que », donc des rationalisations, des explications et des commentaires, autrement dit des verbalisations au sujet de l'action et non pas ce qui est recherché en explicitation, à savoir une description de l'action., qui sera obtenue principalement à partir d'une posture de questionnement en « Comment ? ».

Seconde raison : le pourquoi amène très souvent des réponses non informatives comme « Je ne sais pas », ou « Parce que c'est comme ça » ou encore (formulé verbalement ou non) : « Ça ne te regarde pas », accompagné cette fois d'une réaction émotionnelle forte, la question étant ressentie comme une indiscretion, voire une violence, comme un viol de l'intimité.

Troisième raison : L'adverbe interrogatif « pourquoi ? » est polysémique en français, il a au moins sept significations différentes, sept acceptions aux connotations distinctes :

1. Premier signifié : Pour Quoi ? (en deux mots), signifiant « Dans quel but ? » ? Si l'information visée par la question est le but de l'action, autant demander « Dans quel but ? » ou « Qu'est-ce que tu cherchais ? » ou « Quelle était ton intention ? », ou Quel était ton objectif ? »...

2. Second signifié : « Comment en est-on arrivé là ? » « Par quel enchaînement des causes et des conséquences ? « Quelle est la succession des faits ? ». Il s'agit là d'une démarche comparable à celle du juge d'instruction cherchant à reconstituer ce qui s'est passé dans une situation donnant lieu à investigation. Si le contrat de communication le permet, c'est encore l'approche de l'explicitation qui permettra sans doute le mieux de reconstruire pas à pas la chronologie des événements et les logiques subjectives qui s'y trouvent impliquées. La métaphore du juge d'instruction a d'ailleurs souvent été utilisée par P. Vermersch pour décrire la démarche d'explicitation ; la limite de l'analogie réside dans le fait qu'une personne suspectée aura sans doute du mal à être dans une parole libre si le moindre soupçon pèse sur l'entretien.

3. Troisième signifié : « Quelles est la raison psychologique profonde ? »

Ce « Pourquoi ? » là requiert un contrat de communication très particulier, il est pertinent dans le champ de la psychothérapie, déontologiquement déconseillé dans d'autres champs professionnels. En dehors d'un contexte d'aide au changement, la question risque fort d'être intrusive et indiscrete. Et surtout, la raison psychologique profonde est inconsciente et inaccessible immédiatement : y accéder, ce peut être le but d'un travail réflexif sur soi, accompagné ou non, mais qui prendra nécessairement du temps.

4. Quatrième signifié : La question « Pourquoi ? » est entendue comme « Mais enfin pourquoi... ? » Même si l'intonation du locuteur ne manifeste que de l'étonnement ou de la surprise, la question est perçue comme porteuse d'un jugement de valeur négatif, à tout le moins d'une remise en question. Elle provoque en ce cas un état interne négatif, et donne lieu à une posture de justification, ce qui n'aide pas si le résultat attendu est une description du vécu de l'activité du sujet.

5. Cinquième signifié, avec une forme interro-négative : Ce qui est sous-entendu, c'est que n'a pas été fait ce qu'il aurait fallu faire. Même effet destructeur que précédemment, mais encore pire... : La question interro-négative. « Pourquoi tu n'as pas ... ? » induit qu'il aurait été préférable de faire autrement..., et que le locuteur détient lui la bonne réponse...

6. Sixième signifié : Le pourquoi des professeurs, qui sollicitent une argumentation pour rendre compte d'un raisonnement : En fonction de quelle règle (de grammaire), de quel théorème (de mathématiques), de quel article de loi (domaine juridique)... Dans le cadre d'un contrat pédagogique clair où l'élève sait ce qui est attendu, ce « pourquoi » là peut passer sans dommages collatéraux... Mais d'autres formulations mieux ciblées peuvent être trouvées pour solliciter la description du raisonnement

7. Le pourquoi de la recherche du sens... Qu'est-ce qui est important pour toi, quel sens ça a pour toi, qu'est ce que est essentiel pour toi, qu'est-ce qui se joue là pour toi ?

Dans tous les cas, mieux vaut donc éviter le pourquoi et le remplacer par une question non équivoque... Car un très grand nombre de problèmes de communication viennent du fait que nous ne mettons pas tous le même sens sous un même terme. Un mot employé par quelqu'un avec une signification particulière peut toujours être entendu différemment par quelqu'un d'autre, en fonction du contenu expérientiel singulier qui s'y rattache... A fortiori un terme d'emblée polysémique risque fort de donner souvent lieu à mésentente...

Concernant le dernier pourquoi, celui de la recherche du sens, l'entretien d'explicitation est d'ailleurs une merveilleuse porte d'entrée, en ce qu'il remet le sujet en contact avec son expérience et qu'il est alors possible d'accompagner un sujet non plus en explicitation de l'activité mais en décryptage du sens (Faingold, 1998, 2005, 2006). Il s'agit de s'arrêter sur des moments-clé qui se détachent peu à peu de la description du vécu comme étant porteurs d'une épaisseur singulière, et de privilégier le maintien en prise de ce moment, par un arrêt sur image et une patiente reprise des gestes qui l'accompagnent. Au fil de cet accompagnement spécifique, le geste se modifie et s'ajuste peu à peu à l'expression du vécu, les mots s'essaient jusqu'à coïncider exactement à ce qui voulait se dire, ouvrant la voie à des prises de conscience souvent profondément émouvantes. L'arrêt sur un moment « graine de sens » et le maintien en prise sur geste signifiant sont ainsi de puissants points d'appui pour ouvrir la voie d'une émergence de sens.

Distinguer la position d'évocation, ou position de parole incarnée, de la position de parole habituelle

L'aide à l'explicitation consiste à favoriser l'accès de la personne accompagnée dans une position de parole spécifique, la position d'évocation ou position de parole incarnée, où le sujet est davantage tourné vers lui-même que vers l'autre, dans une recherche introspective.

L'interaction entre celui qui mène l'entretien et celui qui évoque est donc radicalement différente de la relation de communication dialogique habituelle, qu'il s'agisse de discussion, de récit, d'explication, ou d'une simple conversation. Alors que le désir de nouer une « bonne communication » se traduit généralement dans notre culture occidentale par le fait que les regards se rencontrent, par un échange et par un partage, un bon accompagnement en explicitation se traduit par le fait que le sujet qui évoque ne regarde plus son interlocuteur... En effet, la position d'évocation se traduit par un ralentissement du rythme de la voix, l'apparition d'une gestuelle liée au contenu évoqué, et surtout par le fait que le regard décroche de l'interaction pour se fixer « ailleurs », pendant le temps de l'explicitation. Le sujet est alors

en contact avec le ressouvenir de son vécu passé, il est présent à lui-même et non à la situation actuelle d'interaction. Accompagner la position d'évocation, ralentir l'autre dans l'exploration d'un moment de son vécu, c'est permettre le déploiement en mots de la complexité de l'activité expérientielle pour obtenir un film au ralenti de ce qu'a été le déroulé subjectif de la situation.

Savoir poser et respecter un contrat de communication

J'en viens à ce qui, en fait, est le préalable incontournable de tout entretien d'accompagnement : la notion de « contrat de communication », qui n'est autre que la relation de confiance qui demande à être mise en place, maintenue, confortée et vérifiée tout au long de l'entretien, et au fil des rencontres, sachant que ce qui est attendu est une parole authentique du sujet. Il s'agit de mettre en place les conditions de la meilleure communication possible entre les interlocuteurs, dans un cadre de respect de l'autre et de soi-même excluant tout jugement de valeur. Ceci ne concerne donc pas seulement l'entretien d'explicitation mais relève de la définition de la posture propre à tout entretien visant une description du vécu subjectif, qu'il s'agisse de recherche, de formation ou de relation d'aide, telle que l'a formulée Carl Rogers (1968) : accueil inconditionnel de l'autre, empathie, congruence.

Par ailleurs, la théorisation élaborée par Pierre Vermersch concernant les effets perlocutoires (qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots, avec ma question, avec mon intonation ?...) permet d'affiner considérablement la vigilance quant aux incidences positives ou négatives de telle ou telle manière de s'adresser à autrui. Il est d'ailleurs intéressant de faire une pause dans l'entretien quand pour une raison ou une autre une gêne ou une déstabilisation même légère se fait sentir chez l'interlocuteur, et de demander par exemple « On fait une pause ? », « Y a-t-il quelque chose dans l'entretien qui ne vous a pas convenu ? », ce qui permet de vérifier et de renouveler le contrat de communication.

Enfin, il est essentiel dans cette approche de s'installer dans la certitude que c'est le sujet qui sait, et qu'il a « toujours raison », en d'autres termes, que c'est à celui qui mène l'entretien de s'adapter et d'assurer au mieux le confort et la sécurité du sujet qui explicite son vécu.

La consigne de départ proposée par Pierre Vermersch rassemble les précautions verbales indispensables à la mise en place du contrat de communication :

« Je te propose, si tu en es d'accord, de prendre le temps de laisser revenir un moment d'une situation où ... »

Prendre le temps.

La question du contrat de communication est étroitement liée à la temporalité de l'entretien. Il est essentiel en explicitation de se donner tout le temps nécessaire, ce qui ne veut pas dire que ce temps soit nécessairement long. Tout d'abord, il importe de prendre le temps de l'installation spatiale et corporelle de l'entretien : confort, bonne distance, position des chaises, sachant qu'en explicitation il est préférable d'éviter le face à face et de privilégier une position de trois quarts. Ceci afin d'éviter l'accroche des regards qui ne facilite pas l'évocation, et de permettre la reprise des gestes en vue d'une émergence du sens pré-réfléchi du vécu, sens qui apparaît souvent en premier lieu par l'expression spontanée de son inscription corporelle.

Prendre le temps, c'est aussi accueillir avec sérénité les silences, les hésitations et trébuchements de la mémoire, les processus associatifs qui provoquent des écarts temporels qu'il convient de resituer par rapport au fil chronologique du vécu évoqué, mais aussi les digressions, les sorties d'évocation et les temps de commentaires que le sujet interviewé ressent le besoin

d'exprimer, sans pour autant perdre le fil de la chronologie du moment évoqué pour mieux reprendre en repassant le contrat d'entretien : « Je comprends... Et maintenant, je te propose, si tu en es d'accord, de prendre le temps de revenir au moment où tu... ».

Savoir activer la passivité

La posture de l'intervieweur repose sur la confiance dans le fait que la mémoire a enregistré passivement un nombre incalculable d'informations dont le sujet n'est pas d'emblée conscient mais qui vont revenir peu à peu à la conscience pour peu que l'accompagnement se fasse avec patience et tranquillité. Quand la mémoire est sollicitée, il faut savoir qu'il est normal et habituel que dans un premier temps aucun souvenir ne se présente, et qu'il convient de rassurer l'interlocuteur sur le vide, le « trou » auquel il se trouve confronté avec un certain effroi : « prends ton temps, laisse venir, juste qu'est-ce qui te revient, même si c'est très vague, même si c'est très flou... »

L'important est d'éviter toute pression, tout appel trop direct au rappel (de type « essaye de te souvenir ») : comme le formule P. Vermersch : « pas de défi de mémoire », pas de demande d'effort, au contraire, par rapport au désarroi qui saisit souvent les sujets (je ne me souviens pas, c'est trop loin, etc.), il s'agit de désamorcer par des « ça ne fait rien, ne cherche pas, ça viendra plus tard, ou peut-être pas ... » A condition d'être congruent, et d'être dans l'acceptation inconditionnelle qu'effectivement le souvenir puisse rester (provisoirement ?) enfoui si la mémoire n'est pas prête à le restituer. Autre possibilité : « et quand tu ne te souviens pas, qu'est-ce qui te revient quand même ? ». Ne pas viser directement le but, mais créer les conditions pour qu'il soit atteint. De même que pour s'endormir, le meilleur moyen de ne pas y arriver est de s'énerver sur le mode « il faut absolument que je dorme » au lieu de créer les conditions de relaxation favorables à l'arrivée du sommeil, de même quand on va vers l'évocation, il s'agit de créer les conditions du ressouvenir, d'apprendre à lâcher l'emprise du rationnel pour prendre le temps de laisser revenir... La formation à l'explicitation instaure ainsi pour le sujet qui évoque une véritable école du lâcher-prise... Il est important de le savoir pour ne pas s'étonner, en tant qu'accompagnateur, du fait que, pour un certain nombre de personnes, habituées à beaucoup contrôler, ou à beaucoup se protéger (ce qui revient peut-être au même ?) il soit difficile de se laisser aller en position d'évocation.

Opérer une réduction de l'ego

La posture d'écoute en entretien d'explicitation suppose donc de faire le vide en soi, c'est-à-dire de faire table rase de toute projection, hypothèse, interprétation, et même de tout savoir préalable pour être un pur réceptacle dont la fonction est d'accueillir ce qu'amène l'autre sans rien y mettre de soi-même. Il s'agit donc de s'effacer, de « se mettre entre parenthèses », de se mettre au service de la verbalisation d'autrui sur son propre vécu, dont par définition nous ne savons strictement rien, puisqu'il relève de la seule vérité subjective. En d'autres termes il s'agit bien d'opérer pour soi une réduction phénoménologique des cadres spontanés habituels de l'attitude d'écoute (qualifiée d'attitude naturelle), et ceci pour accompagner le processus de réfléchissement chez l'autre, en étant un pur miroir de la révélation (au sens photographique du terme) de son expérience.

Ne rien mettre de soi-même dans l'accompagnement, en termes de technique d'entretien, cela se traduit par le fait d'éviter absolument une quelconque reformulation de ce qui est dit par l'autre, de ne pas utiliser dans les relances d'autres mots que ceux utilisés par l'interlocuteur : reprise exacte, en écho, des mots de l'autre. Mais aussi, reprise exacte des gestes, non pas en

mimétisme mais après coup, dans une visée de maintien en prise corporelle, pour faire émerger l'implicite qui s'incarne dans le mouvement.

Apprendre aussi à « casser l'évidence » c'est-à-dire à questionner ce que j'ai l'impression de comprendre immédiatement, mais qui n'est que la projection de mon expérience dans les mots de l'autre. Enfin, se méfier de l'impression que ce qu'a fait l'autre dans une situation ou une tâche spécifiée, « c'est comme moi », tant il est vrai que tout vécu est radicalement unique et porteur de l'histoire singulière de chacun. En terme d'accompagnement, se méfier de la connivence, et chercher la différence. Comme l'a montré Rogers, c'est en creusant le singulier qu'on rencontre l'universel.

Une bonne manière d'apprendre à s'effacer, à se centrer sur l'autre, à lui laisser toute la place, est de lui laisser le choix du moment qui va faire l'objet d'une exploration en explicitation. Dans les mises en situation de la formation à l'E.d.E., j'ai souvent remarqué qu'à partir d'un premier récit global de la situation choisie, la question « Quel est le moment que tu souhaites explorer ? » est pour un débutant l'une des plus difficile à poser, tant l'habitude est grande d'aller questionner d'abord ce qui nous intéresse nous. Or une fois de plus, c'est le sujet qui sait ! Et lui laisser tranquillement le temps de laisser se détacher le moment qui appelle explicitation, c'est simplement lui faire confiance, et faire confiance à l'inconscient pour nous indiquer le chemin.

Enfin, « last but not least », dans l'apprentissage de la posture d'accueil en E.d.E., il faut aussi apprendre à « lâcher le but », autrement dit à lâcher son propre intérêt, à juste accompagner l'autre, à cheminer à ses côtés, à côté en fait, et même juste un peu derrière, en reprenant ce qu'il vient de dire et de montrer pour l'aider à avancer, et ceci en le suivant, dans une très grande proximité, mais sans jamais passer devant. En fait l'intervieweur a bien nécessairement une visée large, qui est celle des trois grands buts de l'explicitation : recueil d'information et compréhension du fonctionnement d'autrui, aide à la prise de conscience, formation à une posture introspective. Mais, une fois la situation identifiée en fonction du champ thématique indiqué par la consigne (activité professionnelle, activité de loisir, tâche matérielle ou autre), dans le temps de l'explicitation., il s'agit uniquement d'aider l'autre à reconstituer le film de son vécu. Dans leur « vraie » vie professionnelle, les intervieweurs retrouveront très (trop ?) vite leurs habitudes d'orientation de l'autre, en fonction de leur but de formation, d'aide au changement, ou de recherche. L'apprentissage, dans l'espace-temps de la formation, d'une posture d'écoute « vide » est la condition à remplir pour pouvoir exercer ce privilège de suivre l'autre pas à pas, au fil des mots, au fil des gestes, sans le devancer ni anticiper, mais en veillant à contenir son attention, en l'aidant à ne pas se détourner de son chemin, en le recentrant sur sa quête. En tant qu'accompagnateur, je vais vers ce qui ne peut émerger qu'au fil de l'exploration, vers la découverte de l'autre par lui-même : je ne sais pas où cela me mène, puisque je vais là où l'autre va et que l'autre ne sait pas ce qu'il va trouver de lui-même au cours du chemin... Le sujet que j'accompagne ne saura ce qu'il cherchait que quand il l'aura trouvé. Et il me sera d'autant plus facile d'accompagner autrui sans savoir où cela nous mène que j'aurai expérimenté pour moi-même ce voyage en terre inconnue.

Conclusion

Formant des accompagnateurs, j'ai mis l'accent dans ce chapitre sur la formation au rôle de l'intervieweur, donc à la conduite d'un entretien. Mais il faut souligner que dans les mises en situation proposées, chaque stagiaire est amené à prendre successivement la place d'intervieweur, d'interviewé, et d'observateur, et que chacun de ces trois rôles est essentiel dans le processus d'apprentissage de l'explicitation. En particulier, la formation à la posture introspective de l'interviewé à travers l'expérience de la position d'évocation et de l'exploration de sa propre subjectivité est un point décisif.

La formation à l'explicitation comme recherche-action sur soi porte donc autant sur l'appropriation du rôle d'intervieweur qui travaille l'aptitude à prendre les rênes de l'entretien, et à recentrer l'interlocuteur sur l'exploration de son vécu subjectif sans se laisser « emmener » par ses commentaires et autres explications et digressions, que sur sa capacité en tant que sujet interviewé, à lâcher le contrôle, et à se laisser guider par un autre en toute confiance sur le chemin de la découverte de soi-même...

Apprendre l'ouverture à soi-même, solliciter par une visée à vide la passivité de sa propre mémoire, accepter de ne pas savoir et d'être surpris et ravi par les prises de conscience, lâcher prise, faire confiance... Autant d'apprentissages nécessaires pour un accompagnement congruent, tant il est vrai que je ne peux accompagner l'autre que là où j'ai accepté d'aller moi-même.

Elements bibliographiques

Tous les textes de Pierre Vermersch et articles du GREX (groupe de recherche sur l'explicitation sur le site www.grex2.com

Caesari Vittoria (2010). Quelques effets de l'explicitation ... entre prises de conscience, résistances et transformation. *Explicititer* n° 83

Faingold Nadine (1998). De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle : décrypter les messages structurants. *Explicititer* n° 26

Faingold Nadine (2003). De moment en moment, le décryptage du sens. *Explicititer* n° 42.

Faingold Nadine (2005). Explicitation des pratiques, décryptage du sens, enjeux identitaires. *Explicititer* n° 58

Faingold Nadine (2006) L'explicitation des pratiques, ré-flexivité, construction identitaire. *Explicititer* n° 63

Rogers Carl R. (1968) *Le développement de la personne*. Paris : Dunod

P. Vermersch (2008 - 1^{ère} édition, 1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : PUF

P. Vermersch (2000). Approche du singulier. in Barbier J.-M., *La singularité de l'action*,. Paris : PUF.